L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.

BUREAUX: No. 75, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE MATIN, 4 JUILLET.

FEUILLETON.

LES ASSASSINS DU LIBAN,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR HENRI AUDE.

DEUXIEME PARTIE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

XIII.

UNE PERFIDIE ORIENTALE.

(Suite.)

—Kléber, toi dit-il, prends garde à toi!.....

—Pourquoi? demanda le général.

—Jouons et reste à Jaffa.

—Je le sais. Mais que n'ai-je emporté maintenant! —Si Sahne est plus ardente que jamais!

—Je me moque de lui. Ma fille est auprès de moi!

—Tu as tort. Il ne songe qu'à se venger de toi.

—Il en sera pour ses peines. Je ne le crains pas.

—Il vient d'appeler tous les croyants au combat sacré.

—Eh bien! après!

—Sais-tu bien ce que cela veut dire!

—Je ne connais pas assez le Koran, répondit Kléber.

—Cela signifie: "Tuez les partout où vous les trouverez!" Ainsi s'exprime le Tandi.

—Belles instructions que donne là le livre de la religion! Convient-on cette fois, limir, d'une abominable manière de faire la guerre qu'enseigne le Koran.

—Le saint Gabriel l'a dicté lui-même le saint Mahomet.

—Tu crois cela, toi! ..... Tiens! veux-tu que je te dise, Omar, Gabriel ne s'est pas plus occupé de cela, que moi je ne m'occupe du grand Lama..... Mais je crains rien: j'ai toujours de sûres informations, me dit-on, lorsque j'ai trouvé à Salahieh.

A ces mots, Kléber se dirige vers le faubourg El Karafe.

Or, voilà, Yasmina fut plus adorable que jamais. Elle s'était couverte de ses plus charmants atours, elle avait les yeux les plus gracieux, le regard le plus langoureux et parfois le chatterlait le plus agaçant. La magicienne! Avait-elle employé par de plus délicieux artifices pour séduire Renaud à sa volonté, et retenir le héros dans les lis Parcaniens?

La femme ne veut-elle qu'avoir pour encore un but de sa vengeance. Elle avait demandé vainement à Kléber un gage, à la fraîcheur de sa joue, à la tige d'un de ses oillets.

Or se souvient que le général avait péri à Omar de cette sauvage saignante. La vindicative femme songeait à un autre moyen pour obtenir la mort du jeune officier. Elle s'était gardée contre le charme de Kléber: celui-ci, finalement, n'avait un jour limite grossièrement dans les rues du Kaire.

Faisons cet amener tout naturellement la conversation sur la campagne de Syrie.

—Cher ami, disait-elle, raconte-moi donc encore une fois les aventures de vie deux kachefs dans le Liban, et raconte-moi ton séjour de cette jeune fille dans les jardins d'Ebril.

Yasmitere, belle! répliqua le général.

—Si Kléber fit, pour la troisième ou la quatrième fois peut-être, le récit des aventures de Mirzoé, de Martinet et de Louise.

Lorsqu'il en arriva à la fuite de la jeune fille du jardin du Val Kébir, Fatouma s'écria, en l'épiant dans ses regards:

—Tu l'aimais, n'est-ce pas?

—Elle était belle..... Ah! chère! oui, j'ai aimé cette enfant! Je ne sais pas de voir cette jeune captive et de l'entretenir!

—C'est facile, me Kadine! dit Kléber.

—Que je voudrais donc apprendre de ses lèvres ce recit! quelques détails sur l'habitude de ces jardins délicieux, plus beaux cent fois, disait-on, que ceux d'Eden, chantés par les poètes!

—Rendez-lui visite: elle vous recevra bien.

—Je ne sais, cher ami! Etiquettes mal!

—Barlez, mon cœur!

—Demain, j'ai réuni.....! Plusieurs cavaliers doivent venir passer la soirée chez moi..... Oh! Omer, Ameur! Ameur! là ici.

Kléber fronça les sourcils. L'idée de conduire chez la galante veuve une jeune fille comme Louise lui répugnait. Fatouma se soulevait lentement, prêt à tout, lorsqu'elle vit le général, et saisissant de son bras blanc le cou de Kléber, avec à ses côtés sur un tapis de Perse, elle attira sa tête à elle.

—Mustapha kadife, lui dit-elle en jouant avec ses longs cheveux bouclés. Vous voulez me faire de la peine..... J'en pleurerai.

—Mais c'est impossible, ce que vous me demandez.

—Que de fois vous m'avez dit que ce mot n'existait pas de votre langue..... Vous mentiriez donc!

La magicienne déployait tous ses artifices, pour soumettre la volonté du sultan des Francs.

Les femmes de l'Orient, aussi bien que celles d'Europe, ont un arsenal de moyens toujours prêts pour arriver au but de leurs désirs. Peu d'hommes savent résister à leurs manœuvres, souvent même quand il s'agit de choses bien plus importantes que celle dont parlait la belle à la Kaire. L'Orient la française est donc-il, dans certaine moments, à tenir la quenouille aux pieds d'Omphale.

Kléber était par promettre de parler à Louise.

—Vous me l'amenerez? demanda Fatouma, le regard attaché sur Kléber.

—Je ferai mon possible, répondit ce dernier.

—Taïb! Vous êtes bon comme le kalife Aroun-al-Raschid.

Un regard de tendresse fut la récompense accordée par l'Asiatie arabe. Kléber se retira, et il fut bientôt dans la rue.

Il allait, au effet, une de ses raisons. Son fils, David-Mambaïso, qu'elle eut de Salomon, fut son successeur.

—Eh bien! Fatmanie Helsaïs, s'empressa de répliquer le général Menou, qui s'empressa de prendre la taille de la noire beauté et de la voiler, parelle à salomon est à votre cœur, mon...

—Voyez donc garde, ô jamais! s'écria Helsaïs, on vous voit.....

Le scrabuleux allait sans doute répondre ce que lui gaiant répond un pareil cas, lorsqu'il aperçut soudainement devant lui.

Il sentait malheureusement, et, montrant Martial à sa maîtresse, il lui dit:

—Voilà le Parisien, faites-lui la commission.

Helsaïs sortit de sa cabane en pastor.

—Voilà pour vous, seigneur! dit-elle à Polisclar.

Nous pouvons s'en rendre compte, Martial tressaillit en prenant le billet..... Un quelquechose de très pressé semblait s'approche d'un mal-heur.

En effet, à peine eut-il lu les quelques lignes que contenait l'écrit anonyme, qu'il pâlit effrayement... Puis, saisissant le firas de l'Abyssine, il lui demanda avec un tremblement dans la voix:

—Qui vous a remis cela?

—Une femme qui vous estime et dont l'âme est indignée de vous voir trompé d'une façon aussi infâme, répondit l'esclave.

—Et c'est vous qui devez me vendre!

—Oui, seigneur, on m'en a donné l'ordre.

—Partons, alors! ..... Vous oubliez la teneur du billet.

—C'est vrai, dit Martial. Ce n'est que pour ce soir.....

Martial monta dans sa modeste chambre, sans plus répondre au cambrioleur Tranfat, qui lui avait fait l'avait besoin de lui. Il allume une lampe, prit la lettre, la trouva dans son portefeuille, la relut, la froissa dans sa main, la jeta sur le plancher, la ramassa et la déchira en mille morceaux.

Il était en proie à une grande agitation. Il marchait à grands pas dans la chambre, s'arrêtait, se parlait à lui-même, puis, tout à coup, il s'écria:

—Ah! Louise! Louise! Je ne puis croire à votre infamie! Je ne veux pas croire à votre infamie! Je vous connais trop bien, ma bien-aimée! Je vous connais trop bien, ma bien-aimée! Je vous connais trop bien, ma bien-aimée!

Il répétait ces mots avec une sorte de délire, comme pour se persuader à lui-même qu'il ne pouvait pas croire à la trahison de celle qu'il aimait.

Il se jeta sur son lit, et, la tête dans ses mains, il pleura.

Il était minuit lorsque Martial se réveilla. Il avait dormi d'un sommeil de plomb, et il lui fallut quelques minutes pour se rappeler les événements de la veille.

Il se leva, et, ouvrant la fenêtre, il aperçut Tranfat qui se promenait dans la rue.

—Eh! Tranfat! lui cria-t-il.

—Monsieur m'appelle? répondit le cambrioleur.

—Oui, monte!

Tranfat entra dans la chambre.

—Tranfat, lui dit Martial, tu m'as rendu un service, et je t'en remercie.

—Monsieur est trop bon.

—Tranfat, tu m'as dit que tu connaissais la maison de Mirzoé?

—Oui, monsieur.

—Tranfat, tu vas me conduire à cette maison.

—Monsieur veut-il que nous partions tout de suite?

—Non, à la nuit tombante.

—Monsieur veut-il que je l'accompagne?

—Non, je te remercie. Je ne veux pas que personne me voie entrer dans cette maison.

—Monsieur veut-il que je lui prête mes outils